

Coumeint faut fèrè po avâi dou verro dé gotta

Autor(en): **C.-C.D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 4

PDF erstellt am: **15.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182214>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

avait dit adieu pour jamais une année auparavant.

La première personne qu'il vit sur le quai fut Bertin, allumant sa pipe.

Ce qui se passa dans l'âme de Verdoux est impossible à décrire. Le coup fut terrible; il se laissa tomber sur un banc de pierre, à l'ombre d'un tilleul, où il resta quelques instants terrifié. Il prit ensuite le chemin de sa demeure, où il vécut dès lors triste et solitaire. Evitant la conversation et les regards d'autrui, craignant le ridicule, ne pouvant oublier le passé, et croyant parfois n'avoir vu que l'ombre de Bertin, ce malheureux était en proie à un état moral inspirant à tous une profonde pitié.

Au mois d'avril 1853, un nombreux cortège accompagnait au cimetière de X... le pauvre Verdoux, qui venait de succomber à un état d'affaiblissement et de marasme, dont la terminaison fatale était facile à prévoir.

Cette singulière histoire, racontée et commentée de mille façons, excitant tour à tour le rire et la pitié, a eu pour résultat, dit-on, de rendre impossible, dès lors, tout duel sérieux entre deux Vaudois. C'est ainsi que d'un mal il peut naître un grand bien.

L. M.

Coumeint faut fêrè po avàì dou verro dé gotta.

Vo cognâté bin Epesses, cé galé veladzo que se tràovè à man gautse, coumein on soo dè Cully? Lè z'altro iadzo l'étâi plliè contré lo Dzorât, que diont, mâ parâit que l'a ludzi on bocon avau. On pâo bin vairè dû su lo bateau iò cein a vélâ, tot amon, et l'ont z'u dâo bounheu que iaussè ou bon mouret âo bas po tot rateni, sein quiet Epesses arâi ribbliâ dein lo lé.

Ora que vo zé prâo espliqua, ie vo deri que l'âi ia à stu Epesses on bin brav'homme que l'âi diont Samuiet, que craïo (ne su pas bin sû). Adon cé Samuiet amé prâo lo nové, mâ l'ein a dza tant bu que l'amé bin quauquie iadzo tsandzi dé bâirè, po cein que l'a dè la gotta qu'on l'âi dit dâo quirche. Mâ sa fenna que ne vâo pas que l'ein bâivè trào, la tint dein lo gardaroba et la clliâ est adé dein sa catsetta. Quand lo Samuiet ein vâo, ie faut que la Lisette séiè d'accôo, sein quiet n'ia pas mêche. Adon lo Samuiet fâ lo malado. L'altro dzo que fâsâi seimbliant d'avâi mô âo veintro, sa fenna l'ein ien baillè on petit verro et quand lo Samuiet l'eut avalâ, ie sè met à plliendrè adé mé. Sa fenna l'âi dit: Qu'as-tou? L'altro lâi repond ein fasein état d'être à la derrâirè: « Quand n'ein né bu q'n'a gotta, su adé pe mô »! Et la Lisette qu'ein eut pedi l'âi ein vaissa vito onco onna verra.

Lo farceu de Samuiet fe: haah! po fêrè à vairè que l'étâi gari et retorna âo tre ein rizeint qu'on sorcier.

C.-C. D.

L'amitié des jeunes filles.

VI

— La chose n'est pas si dangereuse que tu te l'imagines. J'ai déjà été bien souvent dans les cages, et jamais ces animaux ne m'ont fait le moindre mal. Je conviens que c'était en compagnie du directeur, qui sait en imposer à ses captifs. Pour ma sécurité, on donne à mes vêtements une odeur qui plaît à ces animaux, et à laquelle ils me reconnaissent. Puis je porte, par-dessous, une sorte de cuirasse en peau de buffle très épaisse. Enfin, le directeur se tient toujours dans un coin, près de la porte, avec un pistolet et une barre de fer chauffée à blanc, pour m'assister en cas de besoin. Ajoutons qu'avant de commencer les exercices, on me donne une préparation d'opium qui m'enlève tout sentiment de crainte et me donne le courage nécessaire pour braver la mort. Une fois ma besogne achevée, je dors d'un sommeil de plomb qui me fait oublier tous mes maux. Il est parfaitement vrai que l'opium produit chez moi une certaine ivresse qui l'a fait croire à l'usage immodéré des liqueurs. Pour chaque exercice, on me donne un écu et demi, et je pense me produire très prochainement en public, sous le nom de lord Genelli. Si tu es curieuse de voir mon début, je te procurerai une entrée de faveur.

— Non, pour l'amour du ciel, non! répondit Lisbeth avec terreur. Je ne songerai qu'avec effroi au jour où tu iras t'exposer si témérairement. Oh! chère Alvine, renonce à ce funeste projet, soumets-toi à la volonté de Dieu, supporte avec résignation le coup qui t'a frappé, et songe qu'un jour la mort te réunira à ton Henri, dans une patrie où il n'y a plus de séparation.

— Tes prières sont superflues, répondit Alvine d'un air sombre. Le sort en est jeté.

Lisbeth resta atterrée de cette conversation. Une joie inattendue vint la tirer de ses tristes pensées. Fédor, rayonnant, entra dans sa chambre.

— Bien qu'il y ait encore trois jours à attendre d'ici à Noël, nos cadeaux sont arrivés. Viens voir ce qu'il y a sur la table.

Lisbeth se rendit auprès de sa mère, qui, d'un geste et sans pouvoir proférer une syllabe, lui montra de longues rangées d'écus.

Fédor, servant d'interprète au geste maternel, s'écria :

— C'est de notre excellent docteur Baumann. Il n'a point gardé le tableau, il l'a mis à l'exposition. Un acheteur en a donné cent écus, et il nous les envoie.

Lisbeth sentit vivement cette preuve de bonté du docteur, dont l'image se retraça dans sa pensée. Qu'éprouva-t-elle au juste, elle n'a jamais bien pu s'en rendre compte, seulement elle se promit d'aimer le docteur autant qu'elle aimait sa mère et Fédor. Autant, soit; il est bien possible qu'elle n'ait pas osé s'avouer qu'elle l'aimait *autrement*.

Le début de Cora Genelli eut lieu le lendemain de Noël. Cette fête dura deux jours. L'annonce qui en avait été faite attira infiniment plus de spectateurs qu'on n'eût osé l'espérer.

Les exercices de Cora Genelli durèrent plusieurs semaines, sans que le moindre accident vint les attrister. Lisbeth avait fidèlement gardé le secret qui lui avait été confié, de sorte que Léonie, qui allait régulièrement avec son futur voir la dompteuse de bêtes féroces, n'avait pas le moindre soupçon que Cora Genelli et Alvine fussent une seule et même personne. Cora entra donc dans une vaste cage où l'on avait réuni deux hyènes, un ours, un lion et une panthère. Armée d'une cravache, elle accoupla, deux à deux, les animaux qui, par de sourds grognements, se témoignaient toute leur antipathie; elle flatta les uns, caressa les autres, s'assit sur un lion qu'elle avait fait coucher à ses pieds. Puis elle leur distribua des morceaux de viande, et s'enhardit au point de mettre cette pâture entre ses dents, et à inviter ces animaux à venir tour à tour prendre sa ration à sa bouche et en se dressant contre elle. Ce fut alors que Léonie, l'ayant reconnue à un geste, s'écria : « Alvine! » Ce nom fut à l'instant répété par